

RUE DE RIVOLI

MON PÈRE MARCHE DANS LES RUES de Paris après que son contact du parti communiste, quelque part dans les hauteurs de Ménilmontant, lui a signifié qu'il ferait mieux de s'évanouir dans la nature et de ne plus jamais réapparaître. Angel est en France depuis vingt-quatre heures, et du pays, il en a vu. Il a raconté mille fois comment il a traversé, perdu dans ses pensées, trois arrondissements. Je ne peux que les imaginer, ses pensées, puisqu'il n'en a jamais rien dit. Derrière lui, deux ans de guerre, neuf mois de camp, dix ans de clandestinité, trois ans de prison. Et le parti le passe par pertes et profits. Il est seul. Il marche dans les rues d'une ville inconnue dont il ne parle pas la langue. Il n'a nulle part où aller, son passé vient de s'anéantir, il n'a pas d'avenir. Et pas d'autre présent que le bruit de ses pas sur le pavé parisien. Il marche, marche dans la nuit.

Il a adhéré tout jeune, avant quinze ans, au fan club de Wladimir Ilitch Oulianov, alias Lénine. Le parti a été sa maison, sa famille, sa cour de récré, son aventure, son rêve d'un monde meilleur, son idéal... Il a pris la parole dans des meetings en tant que jeune prodige de la lutte des classes, il a lu toutes les biographies des grands aînés, il a fui son foyer, a rejoint l'armée, il a eu un fusil entre les mains, il a été au front en première ligne avant ses seize ans, il a été prisonnier, il a cassé des cailloux, il a eu faim, soif, froid, et jamais, jamais il n'a perdu foi en la cause, même au moment du pacte germano-soviétique, qu'il a eu tant de mal à avaler... Et maintenant il ne lui reste comme certitude que ses mains dans ses poches et ses pieds qui avancent sans but. Il finit par atteindre la rue de Rivoli et ses arcades. Il pense à une chanson « *por las arcadas de la ri de riboli, riboli...* », opérette surgie absurdement du fin fond de son enfance, si loin... Il n'a pas la moindre idée de ce qu'il va bien pouvoir faire... La nuit d'août est belle, claire et fraîche... Réverbères aidant, on y voit presque comme en plein jour... La ville-lumière... Il pourrait marcher des heures, ses jambes comme un métronome marquant le rythme du néant...

Soudain il se rend compte qu'il est suivi. Sans aucun doute. Dix ans sous une fausse identité, ça donne un sixième sens. Il est rompu, presque par réflexe, à toutes les techniques de vérification de filature, mais ce n'est pas la peine... La rue est déserte et son suiveur n'essaie même pas d'être discret. Les mecs du parti ont changé d'avis, voilà tout... On va lui coller une balle dans le dos, ce ne sera pas la première fois qu'on se débarrasse d'un mouchard. Pour être considéré comme mouchard, il suffit d'avoir été arrêté... Angel sent un grand calme descendre en lui. Se dit que c'est étrange que ça finisse comme ça. Toutes ces années pour finir exécuté par ses propres camarades, ça a de la gueule, faut reconnaître. La fin est à la hauteur de tout le reste de l'histoire. Couillonnage intégral. On lui fait le coup du traître, à lui. Il repense à tous ceux qu'on lui a présentés comme tels. Et voilà qu'il y a droit. Il longe le Louvre. Qu'est-ce qu'il attend, l'autre, derrière, pour passer à l'acte... D'arriver dans un coin plus sombre, moins magnifiquement beau?

Quitte à mourir, autant que ce soit là, et de face. Angel fait demi-tour. Marche vers son destin. Et vers son assassin, dont les traits deviennent perceptibles, et qui approche, avec des manières ondulantes, du flou dans la hanche, toute une gymnastique... Le tueur approche encore et lui décoche un sourire d'où jaillissent mille suggestions aussi silencieuses que dénuées d'ambiguïté. *Ostias por trapos!* Ce gugusse en veut à sa peau, mais pas comme prévu! Quelle joie, quel bonheur, quelle gaieté absolue! Pour un peu il l'embrasserait! Non, faut pas exagérer... Mais le cœur y est... Si on avait dit un jour à Angel qu'il serait ravi d'être accosté par un homosexuel, il aurait douté de la santé mentale de son interlocuteur... Mais le sourire de cet inconnu lui redonne un avenir. Angel accepte la cigarette que l'homme lui tend, aspire la première taffe à son briquet... Sensation d'éternité... Il décline le reste de l'invitation. « J'avais fait trois ans de prison en préservant ma virginité rectale, je n'allais pas la céder une fois que j'avais atteint le pays des droits de l'homme! »

MOÏSE FERROVIAIRE

SIX MOIS PLUS TARD, MA MÈRE PREND le train à Madrid-Norte, direction Irùn, frontière française. Dans ses bras, Rodrigo, mon frère aîné, qui n'avait que dix jours quand mon père a fui, dort du sommeil du juste. Sur le quai, ma grand-mère, sourire aux lèvres, ne montre pas le moindre signe de l'inquiétude mortelle qui lui ravage les entrailles. Sa fille veut partir, sa fille part. Rien ne la fera changer d'avis et Virtudes n'essaye même pas. Chacun ici-bas doit suivre son destin. Dans le compartiment, bagage minimum pour une jeune mère et son bébé. Dans le sac de Libertad, le vrai-faux passeport qu'elle a fait faire. Vrai parce que son nom authentique y figure. Faux parce qu'il ne fait pas mention de son état de femme mariée. Elle voyage en mère célibataire. Le statut de son mari rend impossible l'obtention d'un passeport en bonne et due forme. Heureusement, la corruption est l'oxygène des dictatures. Décrite comme un fléau, elle offre pourtant la seule issue pour tous ceux, et ils sont nombreux, qui se retrouvent inmanquablement, tôt ou tard, en coquetterie avec la loi. Pas un fonctionnaire, pas un militaire, pas un ecclésiastique qu'on ne puisse amadouer avec quelques billets glissés au creux d'une demande impossible...

Libertad est passée virtuose dans l'art subtil de trouver la bonne patte à graisser au bon moment. Elle a payé une minifortune le droit de passer pour une fille-mère. Dans la très catholique Espagne franquiste, fille-mère, état scabreux s'il en fût, est mille fois préférable à épouse-de-rouge. Elle monte, s'installe, se penche à la fenêtre et refuse de voir l'angoisse au fond des yeux de sa mère. Elle lui montre le petit, serein dans son sommeil. Pas un mot n'est échangé. Quand se reverront-elles? Elles ne veulent pas y penser, ni l'une, ni l'autre. Libertad quitte sa mère, qu'elle adore, en serrant son fils, qu'elle idolâtre, pour rejoindre son mari, qu'elle aime. Dans la vie de ma mère, déjà, un seul moteur, à plein régime, à toutes vitesses. Pas d'autre combat, pas d'autre défi, pas d'autre projet. Une seule cellule d'amour exponentiel lui prolifère à l'intérieur.

Le train s'arrache, entame les très longues heures qu'il faut à un train franquiste pour parcourir cinq cents kilomètres. Le bébé assure l'animation, gazouille, fait le tour des genoux des cinq autres passagers du compartiment, tente comiquement de tenir debout en raidissant ses gambettes comme si sa vie en dépendait. Un jeune homme, juste en face de Libertad, s'amuse particulièrement des facéties du petit. La conversation s'engage, sur de menues considérations, le bébé si éveillé, si drôle, si mignon, il tient de sa maman, le train, sa vitesse ou plutôt sa lenteur, le temps qu'il fait, c'est février, l'hiver n'est pas fini, oh non, et en France c'est pire, vous verrez,

votre mari vous attend à la frontière? Libertad flair le piège éventuel. Le jeune homme est charmant, vraiment, plus dans la séduction que dans le flicage, mais sait-on jamais... Se méfier toujours, on ne sait pas qui est qui, rester cohérente et fidèle à la version officielle... Non, non, on ne m'attend pas, je n'ai pas de mari... Le jeune homme, qui tenait le petit en l'air, gouzi gouzi, se contracte, repose l'enfant sur ses genoux et regarde les mains de ma mère, dépourvues d'alliance. Le bébé lui devient soudain incandescent, il le rend à Libertad, et s'absorbe dans l'observation du paysage, à travers la vitre, avec dans le regard le mépris compact de ceux de son camp pour tout ce qui sort de l'ordre établi. Libertad se sent rougir. Est-il possible que ce bigot lui fasse honte? Il la prend pour une traînée. La honte, c'est que ça soit elle qui la ressent devant ce pauvre type qui va cependant, très bientôt, lui sortir de l'esprit.

En effet, à la frontière, le douanier veut bien la laisser passer. Mais Rodrigo ne figure pas sur le passeport. Vous passez si vous voulez, mais l'enfant reste là. Vous plaisantez, c'est mon fils, je ne ferai pas un pas sans mon fils. C'est comme vous voulez mademoiselle. Elle ne relève pas. Mademoiselle ou autre chose, peu lui chaut. Mademoiselle ma mère ressort du poste de douane, effondrée. Elle n'avait pas pensé à ça. Pas une seconde. Il fait tellement corps avec elle que mettre le petit sur le passeport, ça ne lui a même pas traversé l'esprit. Comment est-ce possible? Maintenant, que faire? Revenir à Madrid? S'avouer vaincue? Elle avise une cafétéria, un *chiringuito*, un genre de bar, elle ne sait plus. Boire chaud lui fera du bien. Elle serre son petit garçon tout contre elle. Elle ne donne pas cher de la peau de quiconque tenterait de le lui enlever. Elle le presse un peu plus fort. Il est collé contre son sein. Si seulement elle pouvait le remettre dans elle et passer la ligne avec un pied de nez à ce *desgraciado* de douanier... Le petit se tient coi, comme s'il saisissait la gravité de la situation.

Elle pousse la porte, va s'asseoir, commande un café. Debout au comptoir, des femmes discutent en sirotant un *cortado*, tout un groupe de frontalières plaisantant avec le serveur. Un autre monde. Elle les regarde. Elles sont dans leur élément, sereines et détendues, alors qu'elle-même se sent piégée, dans la nasse. À quelques mètres, la liberté, l'amour retrouvé, tout ce à quoi elle aspire depuis ces six longs mois où Angel essaye d'organiser son arrivée, à elle et à Rodrigo. Rodrigo, petit obstacle confiant, posé au creux de son bras, les yeux grands ouverts, ne perd pas une miette de l'agitation ambiante. Et finit par faire son petit effet. Qu'il est mignon! Quel âge a-t-il? Rodrigo a attiré l'attention des frontalières. Elles font cercle autour de Libertad. Il réagit immédiatement. Qu'a-t-il compris de la situation? Rien, bien sûr. Néanmoins il se lance dans un plan séduction de grande envergure, il fait du charme, il en rajoute dans le gazouillis le plus attendrissant... Elles sont conquises... Libertad, fière et flattée, en oublierait presque son angoisse... L'une des femmes, chignon bas et sourcils charbon, lui demande sans détour, d'un chuchotement furtif, si elle a un problème pour passer. Libertad acquiesce. Elle ne ressent aucune méfiance. À quoi bon, au point où elle en est... Ne vous en faites pas, on s'en occupe. On passe deux fois par jour, on connaît tout le monde. Confiez-nous le petit, rendez vous de l'autre côté une demi-heure plus tard. Libertad regarde la femme. Et la croit. Pourquoi? Elle qui se méfie même de son ombre depuis des mois. Pourquoi cette femme lui inspire-t-elle confiance?

Prudence quand même. Comme un réflexe. Non, je ne vous laisse pas le petit, je passe avec vous. Vous avez vu comment vous êtes habillée? Autant passer avec un sémaphore... Elle hésite. Elle ne sait pas pourquoi, mais elle sent qu'elle peut croire le regard de cette femme. Ultime question. Combien? La femme secoue la tête, soupire, dit un chiffre, moitié maintenant, moitié tout à l'heure. Libertad est rassurée. La beauté du geste, elle n'y croit plus depuis longtemps. Ces femmes sont pauvres, ça saute aux yeux. Il faut bien qu'elles vivent. D'accord. On y va. Attendez, on a encore un quart d'heure, changer nos habitudes, voilà qui serait suspect. Le petit babille, de bras en bras. Il joue son rôle d'adorable petite chose avec une spontanéité troublante. Mon bébé, pense Libertad. Tu aurais tout compris que tu n'agiras pas autrement. Allez-y, leur disent les femmes. Elle leur laisse Rodrigo, et marche vers la douane.

Un pas. Deux pas. Trois pas. Et si elles trahissent? Si elles gardent son fils? Libertad marche, mais son cœur s'est arrêté. Elle n'aurait jamais dû faire ça. Quelle folie. Elles vont le garder. Ici. Et elle sera de l'autre côté sans espoir de retour. Elle met un pied devant l'autre, comme une mécanique bloquée. Son ventre lui hurle de rebrousser chemin, de revenir, de reprendre contre elle le petit corps qui a laissé un vide intolérable... Un froid

mortel la saisit, lui coupe le souffle. Le sang cogne à ses tempes. Si elle ne revoit pas le petit, il ne lui restera plus qu'à se jeter sous le train. Mais elle marche, arrive devant le douanier. Ce n'est pas le même. Il jette un œil, n'en finit pas de lire et relire le passeport... Elle veut le lui arracher des mains, lui crier qu'elle s'en fout de tout, qu'elle veut rentrer à la maison et qu'on lui rende son fils. Le douanier tamponne, lui rend ses papiers. Elle marche. Encore quelques mètres. Douanier français. Lent, lui aussi. Lent, lent, comment peut-on être si lent... Feuillette, refeuillette, revient en arrière, déchiffre. Il l'apprend par cœur ou quoi? Lent, lent, lent. Puis, enfin, re-tamponnage. Elle reprend son passeport, comme une automate. Sort dans un brouillard. Ses sens déconnectés de tout ce qui n'est pas Rodrigo. S'il te plaît mon bébé, sois là, sois là je t'en supplie ou je meurs sur place. Mon bébé.

Les femmes sont passées de l'autre côté, par le pont qu'elles empruntent deux fois par jour pour aller travailler en France. Elle se jette sur elles. Le bébé est là, il est passé au fond du panier de la femme aux sourcils corbeau, comme dans un couffin, il n'a pas fait le moindre bruit, il est resté tout calme. À la hauteur, Rodrigo. Libertad reprend son bébé, le respire, se le réintègre, contre elle, contre elle pour toujours. Elle a eu trop peur, elle a eu si peur qu'elle n'aura plus jamais peur de rien. La femme lui sourit, lui tapote le dos. Amicale, chaleureuse. Et lui glisse dans les mains la petite liasse que Libertad lui a donnée moins d'une heure auparavant. Ça vous rassurait de payer, alors j'ai pris. Mais l'argent et les bébés, ça n'a rien à voir. Nous avons toutes des enfants. Allez, venez prendre un café. Libertad sent couler des larmes qu'elle ne peut ni ne veut retenir. Des larmes de soulagement, de honte pour sa méfiance, de gratitude. Ces femmes ont su se trouver là, au bon moment. Des rouges, forcément. Anges gardiennes. Vaincues et fortes. Elles sont toujours là. Elles surgissent quand tout est perdu. Merci, merci à vous toutes. La Madrilène et les frontalières s'étreignent. *Hasta siempre*. Comment peut-on avoir autant de chance? Quelques heures plus tard, Libertad file vers Paris dans un train de la SNCF, un train républicain, rapide, confortable et ponctuel. Un autre monde. Dans ses bras, Rodrigo, mission accomplie, s'est endormi. La France.



Isabelle Alonso, *L'Exil est mon pays*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006 | www.heloisedormesson.com

ISBN 2-35087-031-6 | EAN 9782350870311 | 21 € | 297 pages |

Distribution/diffusion Interforum